

MASSIMO RIZZANTE

À LA UNE

MASSIMO RIZZANTE

À LA UNE

Un ami de Tokyo me dit : « Tu sais, les Japonais sont des lotophages. Ils mangent littéralement les racines du lotos. » « Donc – j'enchaîne – on pourrait dire que c'est le peuple qui oublie le plus le passé. Et pour cette raison il est aussi le peuple le plus sage de la Terre. » « Je ne sais pas – dit-il. Peut-être aiment-ils oublier très vite le passé, le laisser s'écouler dans le courant des fleuves. Ils préfèrent vivre dans le présent, dans l'instant. » « Oui. Pourtant ils ont vécu la fin du monde de très près : Hiroshima, Nagasaki, Fukushima... Tu sais, je suis allé à Hiroshima il y a deux semaines. J'ai voulu y aller à tout prix. » « Pourquoi ? » « Je ne sais pas. À Hiroshima tout s'est terminé et tout a commencé... » « Que veux-tu dire ? » « Après Hiroshima, l'homme a pu vérifier toute la puissance de sa conspiration contre la vie. Il a pu constater qu'il est fait de la même substance que les ombres, comme celle qu'on voit imprimée sur un mur en ruine de cette ville. L'homme n'est rien, il n'est qu'une ombre. En voilà la preuve ! » « D'accord, mais la conspiration a continué... » « Bien sûr. Ayant constaté concrètement qu'il pouvait disparaître physiquement de la face de la Terre, il a commencé à croire que la seule issue pour ne pas se trouver de nouveau face à la catastrophe, c'était de disparaître en tant qu'individualité, en tant qu'individu inimitable... » « Donc, tu penses qu'il l'a fait exprès ? » « D'une certaine façon, oui. Quelle est la meilleure manière pour un individu de disparaître en tant

qu'âme tout en se conservant en tant que corps ? Se cacher derrière l'uniformité ; développer un système bureaucratique très élaboré et très efficace, parfois absurde mais porteur d'une divine confiance dans sa longévité ; adopter des comportements semblables à ceux des autres de sorte qu'on puisse pratiquement éliminer le hasard d'un geste solitaire et violent qui le plongerait de nouveau dans le cauchemar (un suicide par exemple, ou l'échange d'un mot dans le métro) ; créer un système technique tel que ses relations soient dépourvues de tout plaisir, de tout esprit désintéressé, et qui, au contraire, se focalise sur ses fonctions physiques, bien sûr, mais aussi sur ses fonctions intellectuelles... Mais rappelle-toi que tout cela n'est qu'un déguisement, un jeu, une manière de détourner la catastrophe que l'humanité a déjà vécue et qu'elle ne veut plus revivre. » « Ça, c'est un peu le Japon. Ou parles-tu en général ? » « Je viens de te le dire, mon ami, les Japonais sont le peuple le plus sage de la Terre. Non seulement ils oublient très vite le passé pour le laisser, comme tu dis, s'écouler dans le courant des fleuves, mais surtout, ils arrivent mieux que tous les peuples à cacher leur âme. Ce n'est pas qu'ils n'en ont pas, c'est qu'ils vivent la terreur de plus près... ».

Je me demandais : où la plus grande tragédie se trouve-t-elle ? Dans le fait qu'on oublie ou qu'on se souvienne du passé ?

Peut-être la plus grande sagesse est-elle dans l'oubli. Peut-être cette huma-

nité très proche de la fin se rend-elle compte que la tragédie est à l'ordre du jour, et donc elle préfère oublier. Car d'ici un an ou un siècle, il faudra recommencer de zéro.



« Nous tous qui appartenons au *monde flottant*... » J'aime beaucoup cette phrase. « Tu sais, le terme *ukiyo* (le monde flottant) vient de la tradition bouddhiste selon laquelle tout ce qui est sur cette Terre est changeant, éphémère, insignifiant. En d'autres termes, ici-bas tout est relatif, rien n'est blanc ou noir, rien n'est certain, tout est incertitude, et donc la seule sagesse consiste à adhérer au changement perpétuel des choses. » « Bon, c'est plus ou moins ce qu'en Occident on a du mal à comprendre après vingt-cinq siècles de pensée philosophique. Et que le roman moderne a compris dès le début, il y a cinq siècles. Mais apparemment, ici au Japon le bouddhisme avait découvert cette vérité dès le IX^e siècle : *le monde flottant* échappe aux convictions, aux idées préconçues, aux tentatives de choisir la totalité, à la rationalisation. Donc, il est vrai que le Bouddha peut se tenir dans n'importe quel endroit... du temps et de l'espace. » « Il faut préciser que le terme *ukiyo* a gardé son sens bouddhique d'origine jusqu'au Xe siècle, à savoir jusqu'à l'époque Heian, celle qui a produit le plus grand classique du Japon, *Le Dit du Genji* (*Genji monogatari*) de Murasaki Shikibu. À partir de l'époque Muromachi (XVI^e

siècle) et surtout à l'époque Tokugawa ou Edo (1600-1867), le sens a changé. *Le monde flottant* est devenu le monde moderne, à la mode, le monde des quartiers du plaisir dont les protagonistes étaient les acteurs du *kabuki*, les nouveaux riches marchands et les courtisanes. C'est à ce moment que naissent l'*ukiyo-e*, le célèbre genre artistique (Utamaro, Hokusai, Hiroshige, Sharaku furent les maîtres qui ont inspiré Van Gogh, les impressionnistes, Klimt), et l'*ukiyo-zoshi*, la prose romanesque qui a un grand maître fondateur, Saikaku Ihara (1642-1693), l'auteur d'au moins deux œuvres romanesques ravissantes, *L'homme qui ne vécut que pour aimer* et *La Vie d'une femme galante*. » « Ah oui, j'ai lu celui-ci... J'ai beaucoup aimé. C'est l'histoire d'une vieille prostituée, dont le corps avait "connu plus de dix mille hommes", qui, à la fin de sa vie, raconte ses aventures à un jeune couple de fiancés qui, par hasard, se retrouve dans son dernier refuge. Il est vrai qu'elle avoue, si je me rappelle bien, qu'il n'y a rien de plus triste au monde que le métier de courtisane, toutefois, même lorsqu'elle est devenue "une herbe d'amour séchée", elle ne renonce pas à se donner aux "insectes" qui préfèrent "les feuilles amères" de la chair vieillie. La dernière phrase du roman est très significative : "Je me suis abandonnée au courant, mais mon cœur n'en a pas été troublé." Il y a eu une époque où les prostituées avaient du prestige au Japon, mais aussi en Occident, où l'étude d'une femme qui vendait son corps nous révélait, comme le dit Saikaku Ihara, "combien

de nuances différentes il y a dans une condition à la dérive”. Depuis toujours j’ai la nostalgie de cette époque. Je ne sais pas pourquoi... » « Peut-être parce que chez toi – dit en riant mon ami –, derrière ton visage gentil se cache un coureur acharné, un homme à bordel... » « Oui, peut-être. Mais surtout parce que chaque fois que j’ai rencontré une pute, je me suis regardé dans ses yeux comme dans un miroir. » « Et que voyais-tu dans ce miroir ? » « Un homme disponible, vulnérable, désespéré : trois parmi les mille nuances d’une “condition à la dérive”. » « C’est une fantaisie, tu n’es pas du tout un homme à la dérive... », s’écrie mon ami. « Peut-être, mais c’est comme ça. Au début de *La Vie d’une femme galante*, la vieille courtisane cite un court dialogue entre deux hommes : “La seule chose que je voudrais est que le liquide de l’amplexe ne tarisse jamais, comme la source d’un fleuve.” L’ami, émerveillé, répond : “Moi, au contraire, je voudrais qu’il y avait un pays dépourvu complètement de femmes. J’irais tout de suite y habiter, ainsi ma vie, que j’aime beaucoup, durerait plus longtemps et je pourrais contempler à mon aise les choses de ce monde qui flottent et se transforment sans cesse.” Vois-tu dans tout cela mon désespoir ? C’est qu’il y a un paradoxe indépassable dans ce monde ici-bas, dans ce *monde flottant* : si rien n’est stable, si tout est transitoire, nous devrions toujours vivre en nous montrant à chaque pas vulnérables, disponibles à toute aventure, à tout plaisir, à tout échange, comme si nous étions dans une éternelle condition à la dérive.

Or, justement, ce comportement nous empêche de “contempler” et donc d’apprendre quelque chose de ce monde qui ne cesse de se transformer. » « Ah, mon cher, à ce propos je te rappelle un célèbre dicton de Basho, l’inventeur du *haiku*, ce contemporain de Saïkaku. Il écrivait dans son *Éloge de la tranquillité* : “Plus un homme est bête, plus il a de pensées”. » « N’est-ce pas Gombrowicz qui l’a dit... », est ma réplique presque spontanée. « Qui ? », demande, un peu surpris, mon ami.



« Alan Watts, un philosophe anglais, ami de Carl Gustav Jung, a écrit dans son *Way of Zen* : “Si vous essayez de marcher sur l’eau, vous essayez de la saisir, et vous vous noyez... Pour nager, vous devez vous relaxer, offrir votre corps à l’élément liquide. Si vous vous laissez aller, vous constatez que l’eau vous maintient ; en fait, d’une certaine façon, votre corps et l’eau ne font qu’un...” », me dit mon ami, tandis que nous nous promenons dans la foule de Shinjuku, un des quartiers voués au business de Tokyo. « Que veux-tu dire ? On connaît bien la fascination que l’Occident, pendant les années soixante et soixante-dix, a eue envers cet “élément liquide”, insaisissable de la pensée orientale. La plupart de ces gens-là ont passé du *satori* aux rêves hallucinés des drogues. Comme ton Alan Watts qui termina ses jours en suivant les séminaires d’Oscar Janiger, le gourou des recherches sur les propriétés créatives

du LSD. Et cela te semblerait peut-être une folie mais ce n'est pas un hasard si encore de nos jours des imbéciles de sociologues font la une des journaux en parlant de "société liquide" pour expliquer que la raison moderne occidentale, du fait que le citoyen s'est transformé en simple consommateur, est foutue. Regarde, même ici le consommateur suit le courant du fleuve du marché... Est-il illuminé par le *satori* qui lui fait découvrir un nouveau gadget ? Et penses-tu que la seule explication est qu'il n'y a plus rien de solide, plus aucune valeur morale ni en Orient ni en Occident ? *Nous vivons tous depuis toujours dans un monde flottant !* Et ce genre de théories, c'est du LSD pour grand public. » « D'accord, mais ce n'est pas pour cette raison que je t'ai cité le propos de Watts. Je voulais souligner encore une fois le fait que l'identité japonaise est malléable, même schizophrénique... » « Cela dépend de l'histoire du pays... » « Surtout à partir de la restauration Meiji (1868-1912), lorsqu'en l'espace de quelques années le Japon, société médiévale, se transforma en puissance économique moderne. C'est l'époque où les Japonais se sont mis à s'approprier le modèle technique et industriel occidental. C'était une époque exotique, comme celle que l'Occident a vécue au moins deux fois, à la distance d'un siècle, au XIXe et au XXe siècle. La transition fut, certes, dramatique, parfois grotesque dans son désir d'imiter les *gaijin* (les étrangers), mais je pense qu'au Japon la notion de *crise* est différente. Les Occidentaux pensent que c'est au moment de la crise

qu'il faut décider (le mot grec *krisis* signifie justement décision) quelque chose, changer d'attitude envers le monde, ils vivent donc la crise d'une manière pathologique... » « Comme des adolescentes qui découvrent les premiers poils de leur pubis et décident d'avoir leur premier amplexe... » « Si tu veux... Mais comment ne pas errer si l'erreur est là depuis le début ? En d'autres termes, quel changement est possible dans un monde envisagé comme changement perpétuel ? La crise, ici au Japon, est une des infinies nuances d'une identité en constante évolution. Cette constante évolution est d'autant plus dépourvue d'ancrages et de repères qu'ici aucun peintre, aucun Dieu n'a jamais dessiné l'homme à son image et ressemblance... On peut donc imiter les autres, ce que les Japonais ont fait pendant toute leur histoire, sans perdre son identité qui, d'ailleurs, n'a pas la qualité du béton, plutôt celle des sables mouvants. » Il était six heures de l'après-midi. La pluie fine de la mi-juin nous soulageait un peu de la chaleur. Nous avions décidé d'aller dans un café. J'ai pensé qu'il y avait une autre façon de voir la peur de se tromper qui appartient au code existentiel de tout Japonais, ce peuple dépourvu du mythe du Labyrinthe... Ils semblaient timides, éloignés, même snobs, parfois, mais ils ne faisaient que s'interroger sur eux-mêmes, sur ce qu'ils devaient faire ou ne pas faire dans chaque situation de la vie. Tout leur soin, toute leur lenteur, tout leur perfectionnisme étaient dus à cette peur. Et cette peur, ils ne pouvaient pas la dépasser par l'analyse, à

savoir par le travail sur soi qu'implique la *crise*, mais par la grâce de l'instant qui sait embrasser dans son sein l'harmonie et le hasard. J'ai compris alors que les mots *tragédie* ou *apocalypse* ne pouvaient rien leur évoquer. La tragédie implique toujours une récompense, fut-elle psychologique ou morale. L'apocalypse implique aussi une récompense : le

paradis, la résurrection, une autre vie. Mais au Japon, il n'y a pas de récompense : dans *le monde flottant* d'ici-bas le désastre survient à chaque instant. Et tous les désastres peuvent être renversés par des instants privilégiés.

M. R.